



« La banlieue de Cambrai fut bornée au mois d'octobre 1565.
On employa pour cela de grandes pierres sur chacune desquelles
était gravé un aigle. On les appelait Bornes à l'aigle. »

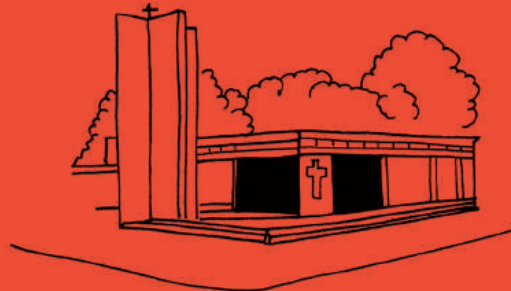
*Cette phrase est extraite du livre d'Eugène Bouly, Dictionnaire historique de la Ville de Cambrai et du Cambrésis, 1854
éditions Culture et Civilisation, Bruxelles, 1979.*



Voix de quartiers

Saint-Roch

Témoignages de l'évolution du quartier



L'origine du projet « Voix de quartiers »

Le centre social Saint-Roch fête en 2013-2014 ses 50 ans. Pour cet anniversaire, le service Ville d'art et d'histoire et le centre ont travaillé autour de 5 décennies d'histoire du quartier. Recueil de témoignages, recherche en archives, ateliers de pratiques artistiques ont permis de comprendre l'évolution singulière de Saint-Roch dans la seconde moitié du XX^e siècle. Ce livret est l'aboutissement du projet commun. Il laisse la parole aux témoins et auteurs de la vie locale.

Nous remercions au préalable l'ensemble des personnes interviewées ainsi que Marcelle Nsefoumou Ebozogo, Hélène Cappelle et Juliette Faye pour les retranscriptions. Nous remercions également Guy Canonne pour son travail inestimable de recherche iconographique et de relectures attentives.

MB : Mireille Bacquart

TP : Thierry Prévost

CL : Claudine Laisnes

FC : Françoise Canonne

GC : Gaston Canonne

PD : Pascale Delevallée

MD : Michel Dumoulin

PA : Philippe André

PG : Paulette Gamez

GN : Gérard Noyelle

OF : Odile Forner

MC : Monique Coupez

SC : Serge Coupez

GL : Gisèle Lefebvre



50 ans du centre social Saint-Roch, 50 ans d'évolution du quartier

« Vous dites que la rue de Roubaix fait partie du quartier ?

Je pensais que ça s'arrêtait rue de Dunkerque.

On considère que l'allée Saint-Roch commence dès le pont vert ?

Je ne savais pas. » Claudine Laisnes

« JE TROUVE QUE
C'EST UN QUARTIER
QUI A UNE VIE,
UNE HISTOIRE. »

Pascale Delevallée

Carte page 5 : Plan de Cambrai vers 1850
Carte page 6 : Vue aérienne de Cambrai en 2013
Carte page 7 : Plan du quartier Saint-Roch





Souvenir de l'ancien faubourg

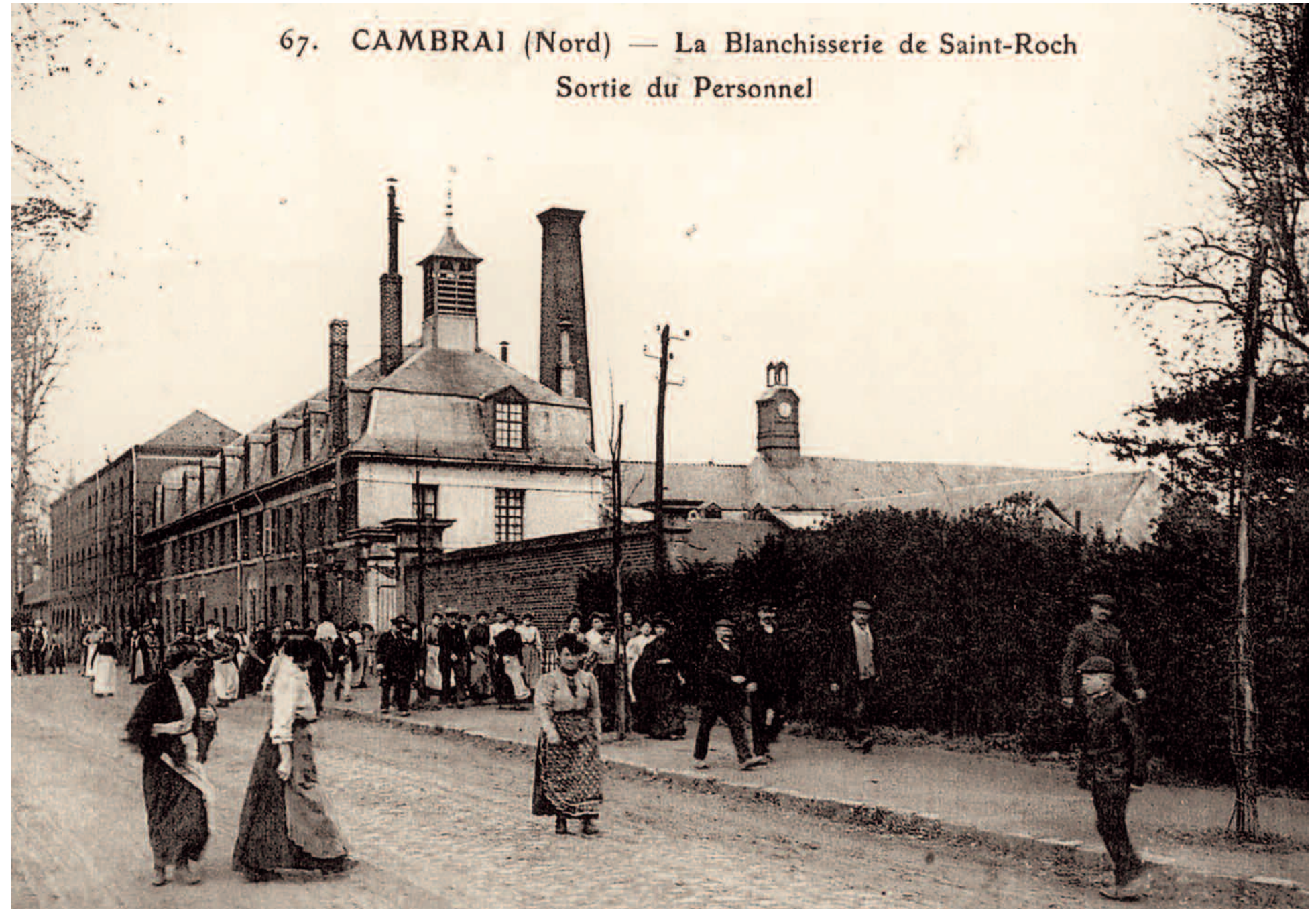
Situé au nord de Cambrai, cet espace marécageux est inhabité jusqu'au milieu du XVI^e s.

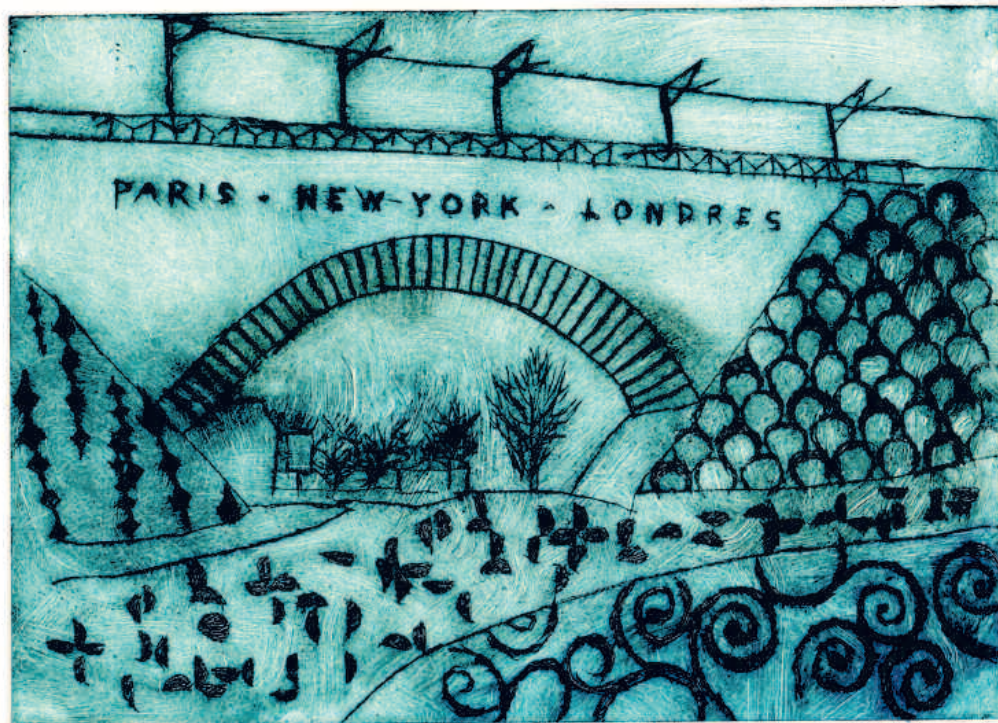
Le nom de Saint-Roch évoque l'origine hospitalière du quartier. Vers 1545, des maisons y sont construites pour loger les malades de la peste et de la lèpre. S'en suit la fondation d'un hôpital et la construction d'une chapelle dédiée à saint Roch, patron des pestiférés.

Cette zone d'asile est située en dehors des fortifications de la ville et fait alors partie de la banlieue de Cambrai, délimitée en 1565 par de grandes bornes sur lesquelles sont gravés des aigles. Au XIX^e siècle, Saint-Roch est intégré au faubourg Notre-Dame, un des quatre grands faubourgs de Cambrai.

Limité par l'Escaut à l'ouest et par la voie de chemin de fer au sud, il est alors un lieu de promenade composé de fermes, de guinguettes et de jardins, drainé par un maillage de petits canaux. La présence de l'eau favorise l'installation d'une grande blanchisserie-teinturerie au fond de l'allée Saint-Roch. Fondé en 1730, l'établissement est spécialisé dans le blanchiment de la toile de lin. Cette opération, à ne pas confondre avec la blanchisserie, consiste à enlever la couleur propre aux fibres. Ce travail artisanal s'industrialise au XIX^e siècle grâce à l'arrivée de la machine à vapeur, qui permet à l'entreprise, sous la raison sociale « Blanchisserie Brabant », de prendre un essor considérable à l'aube de la Première Guerre mondiale.

Suite au démantèlement des fortifications dans les années 1890, le faubourg devient quartier, pour lequel le nom de Saint-Roch reste d'usage.





Les années
1920 à 1940

« le monde d'avant »

1920

1940

Un quartier nourri par l'eau

« On a un fossé au bout de
notre jardin où on habite.
Mais le seul qui ait mis son nez
dedans, c'est notre chat ! » MC

« Quand j'étais petit, j'allais
souvent jouer dans les fossés
avec mes copains. On allait
pêcher les grenouilles et on mangeait
les pattes. À l'époque, il y avait des
fossés partout. » GN

Le quartier est parcouru
de nombreux fossés, ali-
mentés par les résurgences
des nappes phréatiques et les
méandres du fleuve Escaut.
Pendant longtemps, le
quartier est ainsi le
repère des maraîchers
cambrésiens, qui tirent
parti des ressources en eau
et des terres fertiles.



« On ne se rend plus compte
aujourd'hui quand on va au
marché. À l'époque, sur la place qui
se trouve devant le marché couvert,
cet emplacement qui va du café du
commerce jusqu'à la poissonnerie,
il y avait 4 rangées de maraîchers
(deux de chaque côté). Il y avait des
maraîchers de Saint-Roch et de la rue
Saint-Druon. C'était énorme à
l'époque et puis, petit à petit, les
maraîchers ont disparu ». MD

« J'habite allée Saint-Roch,
dans une ferme, une maison
maraîchère. La grange a été adaptée
en maison, elle a été construite au
XIX^e siècle. » MB

Une trentaine de maraîchers
étaient établis à Saint-Roch.
Les Cambrésiens voyaient
arriver ces faubourgiers et
faubourgrières à pied avec
des brouettes et charrettes
remplies de fruits et légumes.
Aujourd'hui, un seul
maraîcher est encore
actif dans les allées
vertes.



La blanchisserie

La blanchisserie Brabant, en pleine activité avant la Première Guerre mondiale, est ravagée pendant le conflit. Elle renaît de ses cendres, devient la « Blanchisserie-teinturerie de Cambrai », s'industrialise rapidement et connaît un essor considérable, atteignant jusqu'à 800 employés.

« Dans les années 1800, il y avait déjà une blanchisserie, avec de nombreux bassins. A ce moment-là, ils faisaient sécher sur prés, c'est pour ça que les alentours, il n'y avait rien que des prés. Moi, je n'ai jamais connu ça, on était déjà arrivé au séchage par machine. » GC

« Dans la cour en entrant, il y avait un bâtiment avec une cheminée, c'était la chaufferie, puis il y avait la place au bleu, et parallèlement la teinture. Il y avait aussi une allée et des parkings. J'y suis rentrée à la teinture car papa travaillait là, et il n'y avait ici que des grosses machines, avec des baignoires. Les tissus étaient encastrés dans les machines et ça roulait dans l'eau colorée constamment, c'était beau à voir !

La place au bleu, je n'étais pas attirée parce que c'était glacial, contrairement à la teinture, dans les vapeurs de bain donc chauffée. La place au bleu, c'était les pièces de tissus qui étaient blanchies, ils les faisaient tremper, puis sécher. L'eau colorée partait ensuite dans les canaux. Tout autour de l'usine, il y avait des petits fossés qui devenaient une fois bleu, une fois rouge... il ne fallait pas tomber dedans ! »

« La place au bleu, c'était là où le tissu était baigné et blanchi. Ils séchaient les tissus sur de grandes pâtures derrière les bâtiments. Il y avait des canaux remplis d'eau, et les hommes devaient enrouler, tordre et étendre les tissus... c'était un travail d'homme. » FC

« La blanchisserie travaillait beaucoup pour l'armée. Ils faisaient beaucoup de kaki, ils avaient un marché énorme. Le blanc était utilisé pour faire les draps, le bleu pour les bleus de travail. » GC

« D'un côté, c'était l'entrée Marcel Séverin, le chef du personnel, et à côté c'était la conciergerie. Le concierge habitait à l'étage. Il surveillait la sortie. Il y avait certains ouvriers qui sortaient du tissu, alors pour éviter du commerce, les sacs étaient fouillés régulièrement. Dans un autre bâtiment, il y avait un immense atelier, et les dames métraient le tissu. » FC

« Mon père a travaillé à la blanchisserie pour la teinturerie, dans le bâtiment qui est maintenant celui de la fac, l'un des seuls qui est resté avec la conciergerie. Mon père était adjoint au maire pendant 21 ans, il représentait le quartier et il a participé à l'élaboration du projet du centre-social, il en a été le premier président. » OF



L'entreprise loge ses employés, du cadre à l'ouvrier, dans 125 maisons situées à proximité immédiate de l'usine. Les premiers propriétaires, les frères Brabant, s'étaient fait construire en 1855, un petit château à l'arrière de la blanchisserie. Il restera dans la même famille jusqu'aux années 1950. La blanchisserie a donc eu une grande influence sur la manière dont le quartier s'est loti au XX^e siècle.

« La blanchisserie avait une pratique très familiale. Il y avait des maisons pour les cadres, des maisons pour le personnel d'encadrement et des maisons pour les ouvriers. Il y avait 2 types de maisons : les maisons qu'ils ont rachetées et toute une série de maisons qu'ils ont construites après 1921-1922. » OF

« La rue Lévêque, c'était les maisons des cadres. » MC

« Toute la rue Lévêque, c'était de très belles maisons bourgeoises. Dans les allées vertes, ma grand-mère habitait aussi une maison de la blanchisserie, ma marraine aussi. Mon papa était cadre, on avait une maison particulière. Mais il y a eu des corons. Depuis l'allée Saint-Roch à l'emplacement actuel de la rue Henri Dunant, c'était des corons de la blanchisserie. Il reste quelques petites maisons aujourd'hui. Les loyers étaient très modérés, et toutes nos réparations étaient faites par la blanchisserie. Les maisons de la blanchisserie étaient les premières à avoir l'eau courante dans le quartier. » FC

Petites industries et vieux métiers

Le quartier Saint-Roch abrite de nombreux commerçants et artisans. Dans chaque rue, boulangers, bouchers côtoient menuisiers ou tailleurs. Voici quelques petites industries ou métiers que l'on retrouve dans de nombreux témoignages.

La coopérative, le familistère

Il y avait une coopérative et un familistère, épiceries de quartier et ancêtres des supermarchés !

« Le familistère était à l'angle de l'allée Saint-Roch qui donne avenue de Dunkerque. En montant l'allée, on le voit encore, c'est une maison dont on a caché les vitres. Un familistère est une épicerie, c'est un concurrent de la coopérative. On était plus attiré pour aller à la coopérative, ma belle-mère aimait mieux aller au familistère. » FC

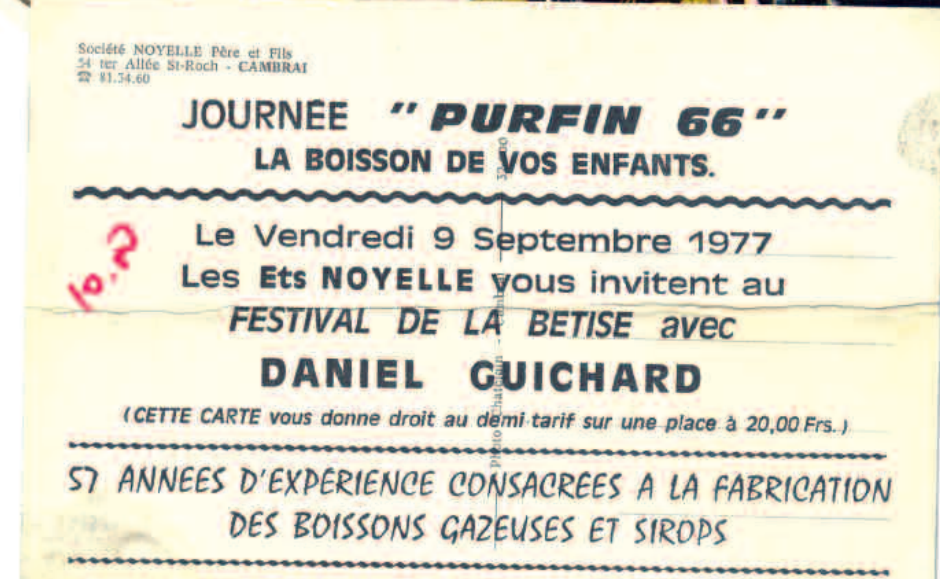
« Le familistère faisait partie d'une chaîne de magasins comme les coopérateurs. Il y avait aussi des coopératives, rue des pâquerettes et rue Blériot ». MD

« Notre familistère ne faisait pas qu'épicerie. Nous faisons aussi la lingerie, pour faire un grand marché, pour nous faire connaître. La direction, c'était les Docks Rémois. Les marchandises, à part le poisson, le fromage et les légumes, ne venaient pas de Cambrai. Elles venaient de Reims. Des employés de Docks Rémois travaillaient aux entrepôts et livraient les 4 familistères de Cambrai. On nous avait imposé la blouse blanche. Notre maison, avec le magasin, appartenait aux Docks Rémois. On avait surtout une clientèle fidèle d'enseignants. Et le quartier était en pleine expansion avec tous les appartements de la Forêt, avec la Lainière. Il y avait plein de jeunes femmes qui débarquaient à 7 h 30 de la gare des bus. Automatiquement il fallait qu'elles passent chez nous. Alors on a profité de tout ça ». GL



La limonaderie

« J'ai toujours vécu dans le quartier Saint-Roch, dans la fabrique de limonade. Mon père était chimiste et fabricant de limonades. Il s'est installé ici parce qu'il y avait l'eau. Mon père a créé la fabrique en 1920. Avant il était marchand de bouteilles en verre. J'ai repris l'entreprise de mon père en 1966, et j'ai automatisé la fabrication. Il y avait 12 personnes dans l'entreprise. On fabriquait de l'eau gazeuse ordinaire qui s'appelait "Stello", de l'orangeade, du sirop, du vin mousseux et de la limonade. Ma limonade se nommait "Purfin 66". On utilisait l'eau des nappes phréatiques. Dans la fabrique, on produisait 2000 bouteilles par heure. Je sponsorisais le cyclisme. Il était possible, en donnant une capsule de "Purfin 66", de faire un tour gratuit en charrette tirée par un âne. J'ai décidé plus tard de créer une autre fabrique en Pologne. J'avais donc deux fabriques de limonade. J'ai pris ma retraite à 62 ans, j'ai alors fermé ma fabrique de limonades à Cambrai et vendu l'usine de Pologne. » GN





La graineterie Pucel

« La graineterie appartenait à la famille Pucel, une grande famille bourgeoise de Cambrai. Elle n'était pas ouverte au public. C'est après, quand ça a été racheté par l'établissement Clause, que les particuliers pouvaient aller acheter des graines. » FC

« Chez le marchand de graines, chez Pucel, mon frère allait chercher des sacs pour les trier, pour enlever les cailloux, ça devait être des sacs de lentilles. »

« On fréquentait l'école Ferdinand Buisson, lors des attaques aériennes, pendant la guerre, on venait se mettre à l'abri chez le marchand de graines, l'instituteur nous emmenait dans le sous-sol. » MC

« Ils ont même construit des appartements dans la Graineterie (*la résidence Blériot*), quand ça s'est arrêté. J'ai une de mes petites-filles qui a vécu là, ils étaient bien ces logements. » PG

Le pelletier ramassait la ferraille, le bois, la peau, les cartons... Ce vieux métier et la maison de son ancien propriétaire, le ferrailleur Dufour, restent dans les mémoires.

« Le marchand de ferrailles, Dufour, il avait son dépôt rue de Tourcoing et la maison, enfin les bureaux, c'est celle avec les sculptures en haut. Il rachetait des os, du cuivre, nous on allait récupérer les morceaux de ferrailles sur les tas d'ordures, il n'y avait pas de déchetterie. Et quand vous vouliez aller à la pêche, si vous vouliez des asticots, c'était chez Dufour qu'il fallait aller. C'était l'endroit clé ! Il ramassait aussi les peaux de lapin ! Ah ! les peaux de lapin... » MC

« Un crieur passait dans les rues en criant :
" peaux de lapins, peaux et ferrailles " »

« Après la guerre, il y avait un marchand de ferrailles. C'était notre 2^e lieu de jeu, on y trouvait des mitraillettes, des fusils, des cartouches... on s'amusait avec la poudre. C'était plus ou moins fermé, bon, de temps en temps, on était poursuivi ! » MD

Équipements publics et vie de quartier

Après le démantèlement des fortifications et l'intégration de Saint-Roch à la ville, la municipalité a le souci permanent d'installer des équipements publics dans les anciens faubourgs. Une des premières préoccupations concerne l'usage domestique de l'eau. Jusqu'aux années 1940, il y avait encore beaucoup de pompes dans les rues de Cambrai. Installées entre 1860 et 1900, elles permettaient un accès à l'eau potable depuis la rue. À Saint-Roch, il y avait 8 pompes, toutes ont aujourd'hui disparu.

« Vous savez, les pompettes, c'est un peu comme les cabines téléphoniques. Il y en avait partout en ville, aujourd'hui on en garde juste parce que c'est obligatoire. Ça a été la même chose avec les pompettes. Quand j'étais petite, à l'école, on allait chercher de l'eau chez l'habitant pour laver le tableau. Il fallait 2 seaux, et puis 2 seaux pour laver les mains de Madame. » MC

À l'instar de l'eau, les écoles arrivent dans les nouveaux quartiers après le démantèlement. À Saint-Roch, une école libre et une école maternelle laïque s'installent vers 1900, suivies par le groupe scolaire Ferdinand Buisson en 1924. Pour ce dernier sont construits de beaux bâtiments Art déco (1927) dont il reste aujourd'hui le portail.

« À Ferdinand Buisson, on avait 5 classes, puis 6, puis 7, parce qu'on avait beaucoup d'élèves dont les parents travaillaient à la Lainière. On avait aussi beaucoup d'enfants de Mouchotte et des gendarmes. » MC

« L'extension de l'école Saint-Roch est arrivée après la Lainière. Comme l'école laïque ne faisait pas garderie le matin, les écoles libres ont répondu tout de suite. » GC



Le cycle des fêtes des anciens faubourgs de Cambrai s'ouvre par la ducasse de Pâques de Saint-Druon. Les fêtes de Saint-Roch, de Cantimpré ou de la route du Cateau accueillent les plus grandes affluences. On y joue toutes sortes de jeux traditionnels et le bal est l'élément incontournable de ces fêtes.

« Je peux vous parler de la ducasse du quartier Saint-Roch. Les cafés participaient. Il y avait le samedi soir une retraite aux flambeaux et un bal avec les musiciens montés sur une charrette. Le dimanche matin, il y avait un concours de pêche, « à épinoc ». Vous ne connaissez-pas ? C'est un petit poisson, dans les fossés, il y a plein d'épinoches. Je me rappelle, j'ai gagné un prix. C'était un billet de 5

francs à ce moment-là. Tout neuf ! »

« Il y avait aussi la ducasse des 5 villes, ça se passait sur le boulevard¹. Il y avait un casse-gueule aussi comme manège. Il y avait le bal Boitel, un bal qu'on monte en planches avec une couverture en toile à chaque ducasse. » MC

¹ Tourcoing, Roubaix, Le Quesnoy, Valenciennes, Dunkerque

Pendant ces fêtes, les rafraîchissements se trouvent chez tous les débitants, associant ainsi les cafés et estaminets de quartiers. Véritables lieux de sociabilité, on trouve alors dans le quartier une trentaine de cafés. Il en reste aujourd'hui deux : « le Saint-Roch » - anciennement « Au petit Paris » - et « Les coqs hardis ».

« Bobonne restait dans sa maison. Monsieur allait jouer, il disait « je vais jouer aux cartes ». Les hommes jouaient dans les cafés. Partout ! Au Petit Paris il y avait beaucoup de gens qui jouaient aux cartes. On jouait au 7 14 21 avec les dés du 421 : le premier qui fait 7, il commande. Celui qui arrive au numéro 14, il boit. Et celui qui fait le 21, il paye ! » MC

En semaine, la vie du quartier est rythmée par les allées et venues des ouvriers de la blanchisserie.

« Enfants, on faisait du vélo, du patin à roulettes en dehors des heures de sortie de la blanchisserie. Les rues étaient vides, à part un camion de temps en temps. Vers 17 h, on entendait « bzzzzzz », tout le monde était là. Tous les vélos étaient à la porte de la conciergerie, en retrait.

Il y avait un « vrouuuuuuh », les vélos, les pieds, tout le monde partait. Entre les deux, on avait la chaussée à nous ». OF



Les dimanches, l'agitation urbaine cède la place à la promenade dans ce quartier qui conserve un aspect de campagne verdoyante.

« La promenade dominicale, c'était le canal, aller voir les écluses, les pénières passer. Et puis, parfois quand il faisait beau, on allait pique-niquer "à la montagne". Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est ! Près du Pont Rouge, il y avait un petit chemin qui permettait de monter sur la voie ferrée, de là on dominait le canal. Ce petit coin de verdure, pour nous qui ne partions jamais en vacances, c'était la « montagne ». MB

« Vous savez où on allait le dimanche ? On allait dans les allées vertes pour voir les champs des maraîchers. C'était magnifique. On regardait pousser tous ces légumes qu'ils vendaient. Tous ces champs de salades, de céleri, de choux. Pour nous, c'était un plaisir. » MC

En dehors du travail, l'ouvrier de la blanchisserie peut aussi s'occuper de son jardin, mis à disposition par l'entreprise. Ces jardins ouvriers, créés dans les années 1920 à l'emplacement actuel de la maison d'accueil spécialisée et des Airelles, sont transférés à la fermeture de la blanchisserie à leur emplacement actuel. Ils sont depuis gérés par l'association des jardins ouvriers et familiaux du quartier Saint-Roch.

« Il y avait un très grand kiosque aux jardins ouvriers. L'entrée se faisait juste après l'école libre sur l'allée Saint-Roch, il y avait là la maison du concierge. » MC

« ON REGARDAIT
POUSSER TOUS
CES LÉGUMES »

Les années
1950 à 1970

1950

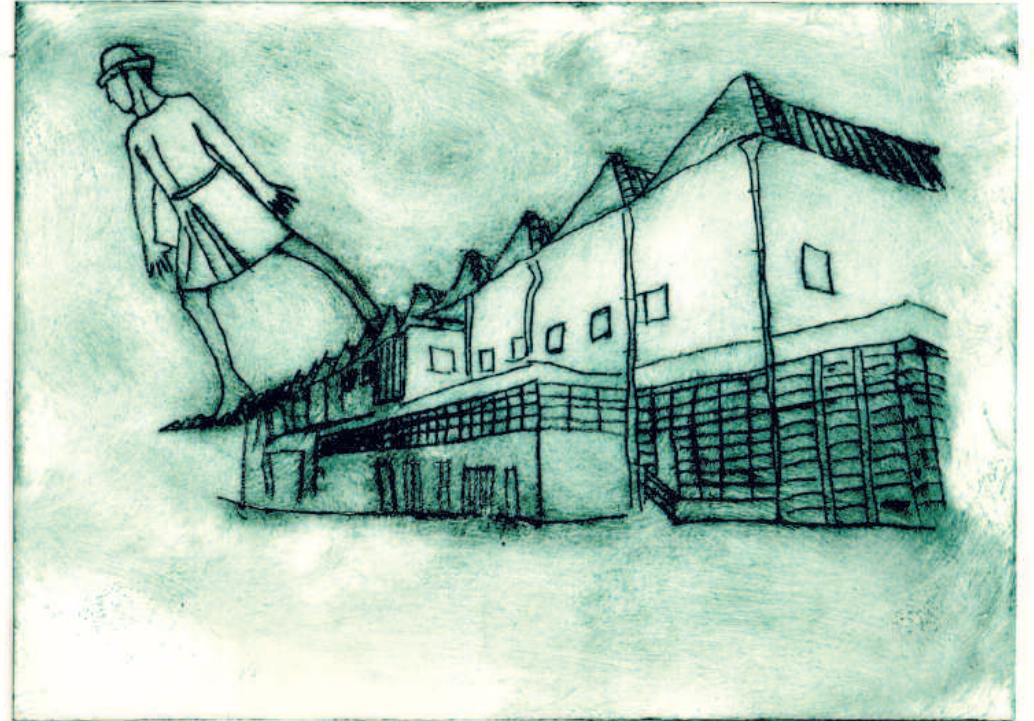
« les 30 glorieuses »

« Enfant, quand je partais à l'école, il n'y avait que des champs,
toute la Lainière, la scierie, tout ça c'était des champs.

En face de l'école Saint-Roch, c'était une immense ferme et des champs.

La rue René Mouchotte, c'était des champs. »

Françoise Canonne



La Lainière

La Lainière était liée à la grande entreprise roubaisienne du même nom. Toutes deux appartenaient au groupe « Prouvost Mazurel », leader mondial dans le filage et le tissage de la laine. En 10 ans, à partir de 1954, se créent plusieurs ateliers sous la dénomination de « Jersey Diminué du Cambrésis ». On y fait du « coupé-cousu », c'est-à-dire des pulls, robes, pantalons, jupes et chaussettes, avec les marques phares de l'époque, Stemm et Rodier. La Lainière s'installe sur d'anciens champs de manœuvres et bientôt, c'est tout un pan du quartier qui prend vie. L'entreprise embauche jusqu'à 4000 personnes, en majorité des femmes. Le quartier se métamorphose. Les salariés viennent parfois de loin grâce à un système de bus mis en place par le comité d'entreprise. Les femmes profitent des écoles et de la crèche du centre social.

« On se souvient tous des bus qui dégorgeaient ici dans la rue 3000 employés. Quand on arrivait à cette heure-là, c'était impossible de rouler sur la route, il y avait des bus qui arrivaient de partout. » PD

« Les bus arrivaient par le haut, par l'avenue de Dunkerque et par l'abattoir. Nous, on prenait notre petit chemin qui nous amenait directement à l'école Saint-Roch ». FC



« IL Y AVAIT DES BUS QUI ARRIVAIENT DE PARTOUT. »







RICHEZ Pavec

«

DANS LA
CHAUSSETTE,
ON SORTAIT
80 000 PAIRES
DE CHAUSSETTES
JOUR. »

Gaston Canonne

Le groupe Maison Familiale

En 1949 est créé le groupe Maison Familiale, coopérative HLM de maisons individuelles en accession à la propriété. Il engage de vastes programmes de construction de logements qui appellent un grand besoin en matières premières. La scierie de l'Artois, créée 20 ans auparavant, se développe et emploie au plus fort de son activité 480 personnes.

Elle fabrique en série portes, fenêtres, escaliers pour les maisons du groupe. En 20 ans, ce sont des rues entières et les immeubles de La Forêt qui sortent de terre, répondant au besoin de loger les employés des industries du quartier.

« Ça a commencé par une petite affaire qui s'est étendue dans la rue Lévêque. C'était l'époque de la Reconstruction donc il y avait énormément de travail. La scierie de l'Artois était très importante. Quand vous descendez la rue du Quesnoy pour aller vers le Pont Rouge, toutes les maisons identiques, c'était les maisons des ouvriers. Les années 50 et 60, c'était l'explosion de la Maison Familiale. Il fallait bâtir. Ces entreprises-là ont connu une époque en or. » MD

« L'Artois, elle employait pas mal de monde. Quand ils renversaient leur sciure, ils renversaient ça sur le trottoir et ils faisaient un tas. Quand ils cassaient une lame, ça allait au déversoir sur le tas. C'est là que je récupérais aussi de la ferraille pour la revendre chez Dufour ! » MC



« GMF était un organisme d'accession à la propriété, pour des gens qui avaient de petits salaires ; Des tas de gens ont pu accéder à la propriété avec un salaire au SMIC, ce qui est inconcevable aujourd'hui. Toutes les maisons de la rue du 1er de ligne, ce sont des maisons GMF. »

« L'arrivée de la Forêt vers 1968 a changé le quartier. Il y a eu un afflux de jeunes, je me souviens qu'au début beaucoup de jeunes ménages emménageaient à la Forêt avant de s'installer dans une maison. Mais ça a un peu scindé le quartier en deux. » PD

« J'y suis arrivée le 19 avril 1969, l'appartement que j'occupe n'avait jamais été loué, il était neuf. » PG

« La construction de La Forêt à partir de 1963 a marqué le début de l'urbanisation du quartier. » MB

« Il y avait toute une cité, la cité René Mouchotte, occupée par des familles de militaires. La résidence n'accueillait pas que des pilotes, aussi les mécaniciens. Après, il y a eu des familles qui travaillaient à la Lainière. » FC



LOS PLATANES

ZONE
30



Les deux églises

Lors de l'intégration du faubourg à la ville, qui entraîne une augmentation de la population du quartier, une première église est construite, en 1880. Elle est placée sous le vocable de Saint-Roch, en

référence à l'ancienne chapelle des pestiférés. Pendant les « 30 glorieuses », alors que la Lainière entraîne le quartier dans un essor frénétique, l'archevêché décide de faire appel à un architecte de renom, Pierre Pinsard, pour construire une nouvelle église et montrer ainsi la vitalité des paroissiens et du quartier. La première pierre est posée en

1963, l'église prend place à côté de l'ancienne, ce qui donne une singularité au quartier. L'église du XIX^e siècle sera finalement détruite en 1975.

« L'église a été refaite quand je suis arrivée, mes parents qui avaient 12 et 13 ans étaient contents d'aller à la nouvelle église Saint-Roch et au patronage en 1969. » PG



« Au début, comme tout ce qui est moderne, ça a un peu choqué. Il n'y avait pas de clocher ! Puis les gens se sont habitués. L'ancienne église est restée en place jusqu'en 75, elles sont restées dix ans côte à côte. » CL

Le centre social

« L'installation du centre, c'est Charles Blot, qui était directeur à l'usine de la blanchisserie, qui en est à l'origine. Charles Blot habitait rue Lévêque. Quand il est arrivé, il a dit « c'est un quartier mort, il n'y a rien pour les jeunes » et c'est lui qui a mûri le projet de centre ». FC

« Le centre, on l'a monté progressivement. Il y avait une certaine émulation nouvelle qui arrivait dans un quartier nouveau, c'était ça le plus important. Il n'était pas question de rester chez soi... ça a été le premier centre social de Cambrai. » GC

« Avant la création du centre social, il n'y avait qu'un club paroissial qui existait pour les personnes plus âgées. » FC

« IL Y AVAIT BEAUCOUP D'ENFANTS DE LA LAINIÈRE MAIS C'ÉTAIT OUVERT À TOUT LE MONDE. »

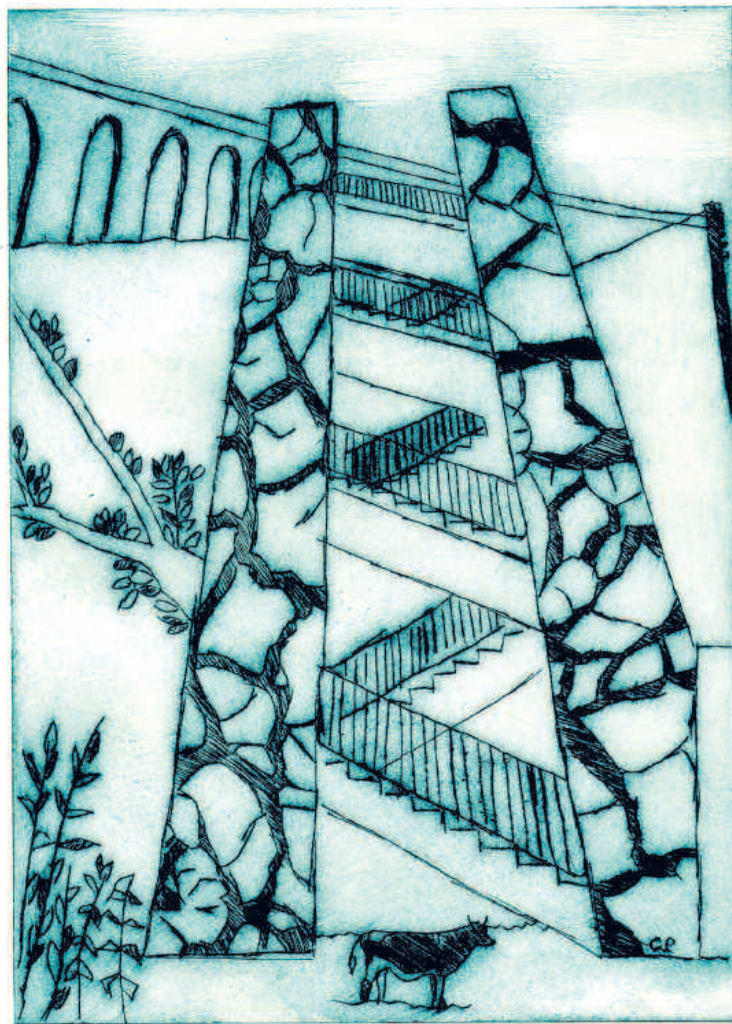


« La Lainière était partie prenante du centre social puisqu'ils versaient des sommes très importantes, notamment pour les centres d'été. Il y avait énormément d'enfants du personnel qui en profitaient. Le jour où la Lainière a disparu, ça a été une perte importante pour le centre. Il y avait un représentant de la Lainière au conseil d'administration. » PD

« Au début, c'était une halte-garderie, puis c'est devenu une crèche vers 1981. Il y avait beaucoup d'enfants de la Lainière mais c'était ouvert à tout le monde. Les enfants venaient toute la journée. Des crèches, il n'y en avait pas beaucoup sur Cambrai. D'ailleurs, il n'y avait que celle du centre social. Mais c'était un besoin par rapport à la Lainière. » CL

« Le centre social et la crèche étaient à l'origine dans le même bâtiment. Il s'est avéré que le bâtiment était un peu petit. C'est vers 2008-2009 qu'il a été décidé de reconstruire le centre social ailleurs et d'en profiter pour dédier l'ancien bâtiment à la crèche. » TP





1980

Des années
1980 à aujourd'hui

« les mutations »

aujourd'hui



Fermetures

La blanchisserie ferme la première, suivie par la scierie et par la Lainière qui est la dernière des trois à quitter définitivement Cambrai en 2002. Ces départs successifs créent un vide énorme dans le quartier, vide que la Ville s'emploie à combler au fur et à mesure par l'arrivée de nouvelles structures.

« En 1962, c'était déjà la fin de la blanchisserie. » GC

« L'Artois employait au moins 500 personnes. Quand tout a fermé, ça a fait un grand vide, c'était plus noir. Ce quartier dans la ville avait pris un rude coup. » PA

« Vers 1999-2000, il restait un minimum d'employés à la Lainière. Ils ont délocalisé dans un premier temps. Parmi les femmes qui travaillaient, ils avaient gardé une personne dans chaque domaine pour corriger ce qui revenait de Tunisie. Qu'est-ce que c'était dur pour les personnes qui voyaient revenir le travail, alors qu'elles avaient un vrai savoir-faire. » PD

« Les chaussants étaient le vilain petit canard, on a donc été les premiers en liste quand on a commencé à parler de restructuration, de fermeture, de désolidarisation du groupe Prouvost-Mazurel. En 1988, on nous fout dehors. Premier repreneur, 2^{ème} repreneur, 3^{ème} repreneur... et puis on met la clé sous la porte. » GC

«
CE QUARTIER
DANS LA VILLE
AVAIT PRIS UN
RUDE COUP. »

Les reconversions

Les nouvelles activités du quartier tournent autour de l'univers du soin, de l'éducation et du tourisme, avec l'implantation de la clinique Saint-Roch, de l'université, du lycée agricole et avec la transformation de l'ancienne résidence du directeur de la blanchisserie en hôtel de standing.

« On est revenu un peu aux traditions médicales, avec la clinique, la maison d'accueil spécialisée, la maison de retraite et le cabinet médical. »

« Le château a été restauré avec la construction de la résidence la Forêt puisque le propriétaire était le même, c'était les Maisons Familiales, qui ont acheté le château avec le parc. Il y a eu une période où il y avait une pizzeria et un dancing. Tous les gens de mon âge se souviennent y être allés. Il y avait une piscine puis un tennis, il a été recouvert, c'est aujourd'hui un parking. Il y a eu une période de flottement, puis est arrivée la restauration du château. » PD

« Je crois que c'est le quartier de Cambrai qui a le plus changé en 15 ans. La fac, la clinique, la maison d'accueil spécialisée... l'arrivée de l'école d'art confirme qu'il est devenu un pôle important. Dans le temps, c'était le fin fond de Cambrai. » TP





5 La Crèche
Je trouve que c'est
un quartier qui a une vie,
une histoire



On ne va pratiquement jamais en ville,
sauf pour l'administration.
Le quartier peut se suffire à lui-même.

Saint-Roch en balade

Retrouvez la carte du quartier vu par les habitants et les témoins. Cette carte de "géographie sensible" a été réalisée en 2014 par le service Ville d'art et d'histoire de Cambrai et le centre social Saint-Roch. Lors d'ateliers, nous avons demandé à des enfants, adolescents et adultes du quartier d'évoquer leur quotidien, leurs lieux de vie, les endroits forts du quartier selon eux, les surnoms qu'ils donnaient à tel ou tel site. Nous avons enregistré leurs commentaires, pris des photos et retranscrit leur quartier sur une carte créée à cet effet. Pour en savoir plus, nous vous renvoyons vers cette carte disponible au centre social, en mairie ou à l'office de tourisme.

Index

- 1 Le centre social : p. 2, 40-41
- 4 La graineterie : p. 20-21
- 2 Les écoles : p. 22-23
- 3 La limonaderie : p. 19
- 5 La crèche : p. 2, 40-41
- 7 La Lainière : p. 18, 28-33, 40-41, 45
- 8 L'église : p. 38-39
- 10 La blanchisserie : p. 8-9, 14-17, 24-25, 40, 45, 46-47
- 9 La Forêt et le château de la Motte Fénelon : p. 16, 18, 34-37, 46
- 6 Les allées vertes : p. 12-13, 25
- 11 Les maisons GMF et la scierie de l'Artois : p. 34-35, 45-46

CONCEPTION : Service Ville d'art et d'histoire Animation de l'architecture et du patrimoine de Cambrai
GRAPHISME ET ILLUSTRATIONS : Yannick Prangère www.mesimages.org
IMPRESSION : Imprimerie Monsoise

CRÉDITS PHOTOS : Guy Canonne
Photos couleur la Lainière : Collection particulière p.7 et p.16-17 : Médiathèque d'agglomération de Cambrai
p.8 : Plan N.A.I • p.29 : Archives municipales p.40-41 : Centre social Saint Roch

Atelier de sténopés mené par le service Ville d'art et d'histoire avec les jeunes du LALP - centre social Saint-Roch

Atelier de gravure mené par Sandrine Herlin avec Renée Richez - Nadine Fontaine - Dominique Longatte - Michèle Chambord - Thérèse Semaille Claire Plouvier - Jacqueline Bouland - Caroline Denel

